

ou 500, vinrent s'opposer à la construction d'un oratoire que le Père Mérigot projetait de construire. Un coup de feu obligea le Père à quitter le chantier pour se cacher dans la maison chrétienne qui lui servait de demeure provisoire. Il monte au grenier avec son catéchiste, son maître d'école et ses boys. Soudain, la maison est entourée. " A mort l'étranger ", crie-t-on de toutes parts. Puis, le feu prend à la maison. Les flammes s'élèvent et menacent de bruler vifs les pauvres réfugiés. En voyant sa dernière heure si proche, le Père pleure. Il songe à sa vieille mère, à son père, à ses frères et sœurs, laissés la-bas, près de Versailles. Il se voit, à 29 ans, l'objet de la fureur des Païens. Si résolu qu'on soit, le cœur a ses naturelles exigences. Mais bientôt, la grâce aidant, il fait le sacrifice de sa vie et s'élance au dehors avec le catéchiste et le maître d'école. (Le Père Guilbaud ne parle plus des enfants — des boys, comme il dit — Il est à croire qu'ils se sauvèrent après le départ des persécuteurs lancés à la poursuite du Père ?). Le catéchiste est tué presque sur le seuil de la porte. Le maître d'école se jette dans un puits, où il reste caché jusqu'à la nuit. Cependant le Père fuit à toutes jambes, pendant deux kilomètres. On le poursuit, mais il gagne du terrain. Les cris de mort n'en font que retentir plus féroces. Deux jeunes gens de 14 à 16 ans, voyant venir le Père, sont effrayés. Ils se cachent derrière une haie. Hélas ! le Père vient traverser la haie justement près d'eux. Et ces jeunes malheureux le frappent de leur lance. Il tombe. Et quand la foule arrive près de son corps, quelques énergumènes s'acharnent à le percer de coups. Pas moins de 32 lui furent donnés. Le chiffre a été constaté par le mandarin local et le vice-consul de France. "

Comme on le voit, c'est très simple, presque banal, ce récit ;